

La Conscience d'un prêtre **Drame en six actes de Julien Daoust**

Julien Daoust

Numéro 17, printemps 1995

De la conservation à l'analyse : La leçon des archives

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041237ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041237ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Daoust, J. (1995). La Conscience d'un prêtre : drame en six actes de Julien Daoust. *L'Annuaire théâtral*, (17), 81–160. <https://doi.org/10.7202/041237ar>

DOCUMENT

La Conscience d'un prêtre

drame en six actes de Julien Daoust¹

PERSONNAGES

L'abbé Raymond Désormeaux, curé
Le père Renaud, jardinier
Bertrand Ledoux, sacristain
Le juge d'instruction
Roger d'Harcourt, député
Le greffier
Un gendarme
La supérieure
Jeanne Ledoux, épouse de Bertrand
Thérèse Normand, ménagère du presbytère
M^{me} Désormeaux, mère du curé
Une voisine
Jeannette Ledoux, 10 ans, fille de Bertrand

¹ Édition préparée par Jean Laflamme à partir d'une copie manuscrite de la pièce, dédicacée de la main de l'auteur. Une copie dactylographiée conservée dans le fonds Julien Daoust comporte quelques ajouts [indiqués entre crochets] et quelques divergences (signalées en bas de page sous le sigle CD).

ACTE PREMIER

Sur la toile de fond sont peints les murs du jardin d'un couvent. De l'autre côté du mur, perspective de campagne avec une église presque au milieu, un peu à droite. Au centre, une petite porte praticable dans le mur du jardin. À gauche, au premier plan, l'entrée du couvent. Fleurs sur la scène, au fond.

SCÈNE I

LE PÈRE RENAUD, JEANNETTE

(Au lever du rideau, le père Renaud chante en travaillant. Après le chant:)

JEANNETTE *(en coulisse)*: Père Renaud.

RENAUD *(travaillant² l'herbe)*: Que veux-tu, fillette?

JEANNETTE: Je n'ai plus d'eau dans mon arrosoir.

RENAUD: Apporte-le moi, je vais le remplir. Ne marche pas sur mes plates-bandes. Tu piétines mes œillets.

JEANNETTE *(entrant)*: Ne craignez rien, père Renaud, je marche à côté. *(Elle tombe.)*

RENAUD: Oui, tu marches à côté, tu te couches dessus... Allons, ne reste pas là... qu'attends-tu pour te relever?

² CD: «taillant».

JEANNETTE: Que vous veniez m'aider.

RENAUD (*l'aidant à se relever*): Houp là! Tu ne t'es pas fait mal au moins...

JEANNETTE (*montrant son doigt*): Si...là...

RENAUD: Fais voir... (*Il lui prend la main.*) Je ne vois rien.

JEANNETTE: Mettez vos lunettes et vous verrez...

RENAUD: Tu sais bien que je n'en porte pas... Ah oui, c'est une toute petite épine... Attends, je vais l'enlever... ne bouge donc pas. (*Il l'arrache.*)

JEANNETTE: Aie!...

RENAUD: La voilà... elle est si petite qu'on la voit à peine.

JEANNETTE: N'empêche que mon doigt est tout rose.

RENAUD: Ça ne sera rien... d'ailleurs... il n'y a pas de roses sans épines.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE

SUPÉRIEURE (*en coulisse*): Père Renaud!

JEANNETTE: Père Renaud, mère supérieure vous appelle!

RENAUD: Oui, madame la supérieure!

SUPÉRIEURE (*paraissant sur le perron du couvent*): Vous ouvrirez la porte du jardin. [*Elle indique la route qui conduit à l'église.*] Par ce chemin, la route est moins longue pour aller à l'église.

RENAUD: Oui, ma sœur.

SUPÉRIEURE: Tu es encore là, Jeannette?

JEANNETTE: Oui, mère supérieure.

SUPÉRIEURE: Ne t'attarde pas, ta mère pourrait s'inquiéter de ton absence.

JEANNETTE: Oh! non, maman sait où je suis; il lui plaît que je reste avec vous. Elle dit toujours qu'il n'y a pas de meilleure compagnie pour moi que mère supérieure et père Renaud.

SUPÉRIEURE: Et ton papa?

JEANNETTE: Oh! papa!... j'aime mieux ne pas répéter ce qu'il dit... Père Renaud, me permettez-vous de cueillir quelques fleurs dans le jardin?

RENAUD: Oui!

JEANNETTE: Merci!... (*Elle sort au second plan, à droite.*)

RENAUD: Ne pas répéter ce qu'il dit, je comprends ça... il méprise les sœurs, les prêtres... et tout ce qui touche au bon Dieu... ça finira par lui porter malheur.

SUPÉRIEURE: Père Renaud, il ne faut pas calomnier son prochain.

RENAUD: Faites excuse ma sœur, mais Bertrand Ledoux n'est pas mon prochain. Un prochain est supposé avoir un cœur, lui n'en a pas. Je me demande s'il est juste qu'une femme si bonne et une si gentille fillette aient pour mari et père, un si méchant homme, et ce n'est pas le calomnier que de lui dire son fait.

SUPÉRIEURE: La médisance ne vaut guère mieux que la calomnie, père Renaud. Ne jugeons pas les autres si nous ne voulons pas être jugés nous-mêmes.

RENAUD: Je sais bien que pour vous ma sœur, il n'y a pas de méchantes gens.

SUPÉRIEURE: Il n'y a pas d'âme si perverse qu'on ne puisse ranimer en elle l'étincelle de vérité que Dieu a mise dans l'être humain.

RENAUD: Ce que vous dites là ma sœur est bien beau et me semble bien vrai... mais...

SUPÉRIEURE: Par l'élévation du bien... l'arbre du salut peut croître dans tous les cœurs.

RENAUD: Encore faut-il en avoir un, un cœur. Mais moi je sais bien que j'aurais beau élever mes fleurs jusqu'aux nuages, et les y planter, elles ne prendraient pas racine, au contraire, vous les verriez redescendre, et tête première, vers le sol et s'y briser.

SUPÉRIEURE: C'est pour empêcher l'humanité d'être brisée par les passions du monde que le Sauveur est venu sur la terre.

RENAUD: Je sais bien que vous avez raison, ma sœur, mais ça me met en rage d'entendre ce garnement parler contre les sœurs, les prêtres et la religion... Un bedeau... si c'est pas honteux.

SUPÉRIEURE: Si monsieur le curé lui laisse sa position, c'est qu'il espère le ramener dans la bonne voie.

RENAUD: Monsieur le curé est comme vous, ma sœur; il est trop bon, mais il finira bien par s'apercevoir que Bertrand Ledoux ne mérite pas qu'on s'occupe de lui... Oh! je sais bien que c'est par égard pour sa femme et son enfant que M. le curé le garde auprès de lui... Tiens... où est passé Jeannette? Hé... Jeannette!...

JEANNETTE: Me voici. *(Elle entre les bras chargés de fleurs.)* Ça ne vous fâche pas, père Renaud... j'ai cueilli quelques fleurs.

RENAUD: Quelques fleurs... mais il ne doit plus en rester...!

JEANNETTE: Oh! si!...

RENAUD: Tu ne sais donc pas que ces fleurs sont pour orner les autels de notre église.

JEANNETTE: C'est justement pour cela que je les ai cueillies. Après le salut, j'irai vous les porter, mère supérieure, voulez-vous?

SUPÉRIEURE: Moi, je veux bien mais il faut demander à ta maman.

JEANNETTE: J'y vais tout de suite... à tout à l'heure, mère supérieure... *(Elle remonte.)* Hé! Père Renaud?

RENAUD: Qu'est-ce qu'il y a?

JEANNETTE: Donnez-moi cette fleur, voulez-vous?

RENAUD: Autant les prendre toutes, tandis que tu y es.

JEANNETTE: C'est pour maman.

RENAUD: Oh! si c'est pour ta maman, on va te la donner. *(Il la cueille et la lui donne.)*

JEANNETTE: Merci, Père Renaud, merci, mère supérieure. N'est-ce pas qu'elles sont toutes belles, mes fleurs?

RENAUD: Mes fleurs!... mes fleurs!... tu pourrais dire au moins «nos» fleurs.

JEANNETTE: Elles ne sont ni à vous, ni à moi... Celle-ci est pour maman et toutes les autres pour le petit Jésus... Bonjour! *(Elle sort.)*

SUPÉRIEURE: Elle s'éloigne calme et belle comme une matinée d'avril.

RENAUD: Et fleurie comme un chapeau de printemps.

SUPÉRIEURE: N'est-elle pas au printemps de la vie?

RENAUD: Oui, mais voilà l'automne qui s'avance, que vient-il faire ici lui?

SUPÉRIEURE: Qui?

RENAUD: Bertrand Ledoux. S'il vous ennuie, vous n'aurez qu'à m'appeler, je serai là tout près.

SUPÉRIEURE: Merci, père Renaud. [*Renaud sort en grognant contre Ledoux.*]

SCÈNE III

LA SUPÉRIEURE, BERTRAND LEDOUX

SUPÉRIEURE: Ledoux!³

LEDoux (*entrant de droite*): Bonsoir, ma sœur. [*La supérieure salue.*] Je ne vous dérange pas?

SUPÉRIEURE: Nullement.

BERTRAND: Si je vous demandais de me rendre un petit service, me le refuseriez-vous?

SUPÉRIEURE: De quoi s'agit-il?

BERTRAND: D'un petit compte que je devais régler aujourd'hui. L'argent est rare surtout pour moi, vous savez ce que peut rapporter le métier de bedeau?

SUPÉRIEURE: Mais les affaires ne vont donc pas!

³ CD: cette apostrophe manque.

BERTRAND: Non... à moins d'être avocat ou médecin, on risque de mourir de faim sur la paille; et encore, il n'y en a pas toujours. C'est ce qui m'arrivera demain si je ne règle pas le petit compte en question. J'espère, Madame la Supérieure, que vous ne refuserez pas de me prêter la somme nécessaire au règlement de quelques dettes.

SUPÉRIEURE: Je croyais qu'il ne s'agissait que d'un petit compte à régler.

BERTRAND: En effet, Madame la Supérieure, ce sont les petites dettes qui forment les gros comptes. Vous, qui êtes riche, ça ne vous gênerait pas de me venir en aide.

SUPÉRIEURE: Nous ne sommes pas riches. Le peu que nous avons est employé aux œuvres de charité. Il nous arrive parfois de ne pouvoir répondre à toutes les demandes qui nous sont faites.

BERTRAND: Quand vous demandez, vous autres, on vous donne.

SUPÉRIEURE: Tout ce qu'on nous donne est judicieusement partagé entre les pauvres de la paroisse.

BERTRAND: Eh bien, j'en suis de la paroisse, puisque je suis le bedeau.

SUPÉRIEURE: Vous êtes payé pour cela.

BERTRAND: Oh!... payé... faut le dire vite!...

SUPÉRIEURE: Ce que vous donne monsieur le curé doit vous suffire.

BERTRAND: Ça suffit... à me faire crever de faim... Je ne suis pas seul... j'ai une femme, une enfant à nourrir et à habiller.

SUPÉRIEURE: Je vous ferai remarquer que c'est nous qui les habillons et quand elles manquent de vivres, nous leur en envoyons.

BERTRAND: Pour le moment, il ne s'agit pas de manger, ni de s'habiller, mais de payer mes dettes... et comme je n'ai pas d'argent...

SUPÉRIEURE: Vous le dépensez peut-être mal à propos.

BERTRAND: Bon... il me semblait que ça viendrait. Je ne peux pas le dépenser mal à propos mon argent, puisque je n'en ai pas.

SUPÉRIEURE: Mais... quand vous en avez...

BERTRAND: Quand j'en ai... oui... mais cela arrive si rarement que ça ne vaut pas la peine d'en parler.

SUPÉRIEURE: Pourquoi ne vous adressez-vous pas à monsieur le curé?

BERTRAND: Il me revient 5 dollars⁴ sur le mois courant, ce n'est pas ce qui peut me tirer d'embarras.

SUPÉRIEURE: Vous lui avez demandé des avances?

BERTRAND: Mais ça ne m'a pas avancé à grand'chose... il m'a refusé... c'est-à-dire il m'a offert une petite somme à condition que je lui dise à quoi je l'emploierais.

SUPÉRIEURE: C'est assez juste, il faut bien avouer que votre conduite n'est pas ce qu'elle devrait être.

BERTRAND: Est-ce que je lui demande un certificat de conduite à monsieur le curé? Je me mêle de mes affaires... qu'il se mêle des siennes.

SUPÉRIEURE: Si vous persistez dans ces idées-là, vous pourrez difficilement garder votre position.

BERTRAND: Ah!...je sais bien que le Père Renaud est prêt à me remplacer. Je m'étonne même qu'il ne l'ait pas déjà fait. Si je suis encore là, c'est grâce à...

SUPÉRIEURE: C'est grâce à votre femme et à votre enfant.

⁴ CD: «5 francs».

BERTRAND: Que ce soit pour ça ou pour autre chose, ce n'est pas ce qui m'occupe. Il me faut de l'argent... vous ne voulez pas m'en prêter?

SUPÉRIEURE: Voyez monsieur le curé.

BERTRAND: Monsieur le curé?

SUPÉRIEURE [*au moment de sortir*]: Il est là dans le jardin... il lit son bréviaire. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV

BERTRAND, seul

BERTRAND: Ah! misère de misère! Comment me tirer de là? Si je ne paie pas ce soir, ces tricheurs-là sont capables de me dénoncer au curé qui s'empressera de me mettre à la porte; alors je serai perdu... pas de travail... un métier qui ne me rapporte presque rien et, avec ça, des dettes... Autant me faire sauter le caisson tout de suite...! Il me faudra crever, faute d'argent... pendant que ces gens-là [*il désigne le couvent*] ont des cassettes remplies d'or... Par moment, je vois rouge... Je voudrais les étrangler, ces bigotes de sœurs et ce méchant curé... [*En désignant l'église, il se trouve en face du curé qui entre au fond, à droite.*] Monsieur le Curé... [*Timide et honteux, il salue.*]

SCÈNE V

BERTRAND, LE CURÉ

CURÉ [*digne et calme, entre en lisant son bréviaire*]: Pour le salut qui suivra immédiatement la prière du soir, vous illuminerez le maître d'autel.

BERTRAND: Oui, monsieur le curé.

CURÉ: Après le salut, vous viendrez au presbytère, je vous y attendrai.

BERTRAND: Pourquoi ne pas me dire tout de suite de quoi il s'agit?

CURÉ: Je veux vous entretenir de choses très sérieuses, et pour cela il faut que nous soyons seuls... Ici... nous pourrions être dérangés... Enfin, si vous y tenez...

BERTRAND: Absolument, M. le curé.

CURÉ: Je viens de recevoir une lettre dans laquelle il est question de vous.

BERTRAND: Ah! (*À part:*) Les brigands, ils m'ont dénoncé!

CURÉ: On se plaint de votre conduite durant le service divin.

BERTRAND: Ah! Je croyais...

CURÉ: Quoi?

BERTRAND: Rien.

CURÉ: Vous êtes tourmenté, vous souffrez.

BERTRAND: Ah!

CURÉ: Vous souffrez... et par votre faute.

BERTRAND: Je ne suis pas heureux, c'est vrai.

CURÉ: Heureux, vous pourriez l'être si vous vouliez.

BERTRAND: Vouloir quoi?

CURÉ (*venant tout près de Bertrand*): Me parler librement... sans arrière-pensée, épancher dans le mien votre cœur angoissé. Je vous y aiderai, je vous soutiendrai... j'allégerai votre âme du lourd fardeau qui l'écrase. Vous êtes brisé, meurtri... (*Bertrand tombe assis sur un banc, la tête entre ses mains.*) [*À celui qui confesse mon nom je donnerai le Ciel*], dit Celui qui gouverne la terre et les cieux (*Chant des religieuses.*)] Le Seigneur vous ouvre son cœur... Moi, son ministre, je suis prêt à vous entendre. Si coupable que vous soyez, je vous promets le pardon si vous vous repentez. Les prières des petites sœurs blanches porteront jusqu'à Dieu votre soumission et votre repentir... Pourquoi hésitez-vous?... Allons, parlez avant qu'il ne soit trop tard.

BERTRAND: Je le voudrais, mais il y a si longtemps... Je ne sais plus me confesser... je ne sais plus prier.

CURÉ: Je vous l'apprendrai.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE RENAUD

RENAUD (*entrant*): M. le curé, voilà une lettre qu'on vient de me remettre pour lui... paraît que c'est très pressé.

CURÉ: Donnez. (*Il prend la lettre.*)

RENAUD: Excusez, M. le curé. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

LE CURÉ, BERTRAND

CURÉ (*hésite un moment [puis] prend une décision*): Voici une lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

BERTRAND (*prend la lettre et avant de l'ouvrir*): Vous permettez...

CURÉ: Faites ... (*Il remonte.*)

BERTRAND (*lisant*): «Les huit jours de grâce que nous vous avons accordés expirent ce soir. Si à minuit votre dette de jeu n'est pas payée, nous nous adresserons à votre curé.» (*Il se lève. Fausse sortie.*)

CURÉ: Où allez-vous?

BERTRAND: Je vais tout préparer pour le salut. [*Le soir tombe.*]

CURÉ: Songez au salut de votre âme... le moment [vous] est propice... venez!

BERTRAND: Pas ce soir... je n'ai pas le temps... C'est bientôt l'heure de la prière.

CURÉ: C'est aussi l'heure du pardon et du repentir... Vous ne voulez pas!... Pourquoi!...

BERTRAND: Parce que je ne crois pas!

CURÉ: Alors ce soir, après avoir éteint et fermé l'église, vous m'apporterez les clefs au presbytère.

BERTRAND: Vous me congédiez!

CURÉ: Si vous ne croyez pas en Dieu, vous ne pouvez plus servir ses ministres.

BERTRAND: C'est bien. *(Il sort.)*

CURÉ *(seul)*: Malgré toutes mes prières, je n'ai pu le ramener dans la bonne voie. *[L'église s'illumine, on entend la cloche qui appelle les fidèles. Les sœurs blanches sortent du couvent et se dirigent vers l'église. Chœur religieux dans le lointain.]* «Que la paix du ciel descende sur la terre...»

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Dans l'église. Le maître-autel est illuminé. Chant au lever du rideau. Les sœurs sont agenouillées. Le sacristain est près de l'autel. C'est la fin du salut.

SCÈNE I

LE CURÉ, LES FIDÈLES, LES SŒURS

CURÉ [*les bénissant*]: Allez et comme le Maître de l'univers, priez pour les victimes, priez pour les bourreaux qui, bien souvent, frappent sans savoir ce qu'ils font. [*Musique, chant, sortie. Le sacristain éteint les lumières de l'autel. La scène n'est plus illuminée que par des rayons de lune pénétrant par les châssis du maître-autel.*]

RENAUD: Ma sœur, voici la cassette et la soutane que vous m'avez prié d'apporter. (*Il sort.*)

SCÈNE II

BERTRAND, LE CURÉ, LA SUPÉRIEURE

SUPÉRIEURE: M. le curé, je vous apporte la somme versée par tous les parents de vos élèves pour vous aider à bâtir votre hôpital. Voici la liste des noms et le montant exact que chaque donateur a versé, il y a près de 5,000 dollars⁵.

⁵ CD: «5 000 francs».

CURÉ: Cinq mille dollars!...⁶ J'admire votre dévouement: vous vous êtes privée de sommeil pour amasser cette somme, vous vous êtes épuisée; il vous faudra du repos et des bons soins pour vous remettre tout à fait.

SUPÉRIEURE: Veuillez accepter la soutane que vous offrent vos petites sœurs blanches.

CURÉ: Les petites sœurs blanches... vous les remercieriez toutes pour moi.

SUPÉRIEURE: Les bonnes œuvres font oublier les fatigues, M. le curé. (*Renaud entre.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PÈRE RENAUD

CURÉ (*à Bertrand*): Que faites-vous là, Bertrand?

BERTRAND: J'attends pour fermer l'église.

CURÉ: Donnez-moi les clefs, je fermerai moi même.

RENAUD: Vous n'avez plus besoin de moi, ma sœur!

SUPÉRIEURE: Non.

RENAUD: Bonsoir ma sœur, bonsoir M. le curé.

CURÉ: Bonne nuit, père Renaud. (*Renaud sort.*)

⁶ CD: «Cinq mille francs!...»

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE PÈRE RENAUD

BERTRAND: Il ne me dirait pas bonsoir à moi.

CURÉ: Pourquoi?

BERTRAND: Il ne m'aime pas. C'est un jaloux... un envieux.

SUPÉRIEURE: Le père Renaud ne jalouse personne.

BERTRAND: Ah! j'oubliais.

CURÉ: Quoi donc?

BERTRAND: De fermer les fenêtres du jubé... j'y vais.

CURÉ: Alors, reprenez les clefs, vous fermerez l'église vous-même. *(Il les lui donne.)*

BERTRAND: Oui, M. le curé. *(Il s'éloigne.)*

CURÉ: Ma sœur, vous remettrez cette somme au comité chargé de vérifier l'argent reçu au profit de l'hôpital. Le sacristain va se trouver sans travail: vous verrez à ce que sa femme et son enfant ne manquent de rien, jusqu'à ce qu'il se trouve une autre place.

SUPÉRIEURE: Oui, M. le curé.

CURÉ: J'essaierai de le placer ailleurs... Bonsoir, ma sœur. *(Il sort.)*

SCÈNE V

LA SUPÉRIEURE, BERTRAND

SUPÉRIEURE (*s'agenouillant*): Pitié pour les victimes, pitié pour les bourreaux, pitié pour l'agonisante humanité.

BERTRAND (*entre et reste un moment pensif*): Si j'avais cet argent, je pourrais payer ma dette de jeu, il me serait facile de faire tomber les soupçons sur un autre.

SUPÉRIEURE: C'est moi qui vous empêche de fermer?

BERTRAND: Oh! je puis attendre que madame la supérieure ait terminé sa prière.

SUPÉRIEURE: Merci. (*Elle continue.*)

BERTRAND (*à part*): Demain, je serai sans argent... L'église... le temple de Dieu... (*Il va pour s'emparer de l'argent, puis s'arrête.*) Moi qui ne crains ni Dieu ni diable, me laisserais-je intimider par de faux scrupules? Non! (*Il va pour prendre l'argent, la sœur se relève et prend la cassette; fausse sortie.*) Elle prend l'argent, ça ne fait pas mon affaire... (*Haut:*) Ma sœur, ne pourriez-vous pas intercéder pour moi auprès de M. le curé?

SUPÉRIEURE: Il vous est facile de conserver votre place en revenant à de meilleurs sentiments envers Dieu et son Église; vous comprenez bien que M. le curé ne peut vous garder auprès de lui si vous continuez à parler contre les prêtres et la religion.

BERTRAND: Je dis ce que je pense... Je ne crois pas à toutes ces bêtises-là, mais cela ne m'empêche pas de faire mon travail.

SUPÉRIEURE: La présence d'un libre-penseur dans ce temple est une offense à Dieu.

BERTRAND: Alors, il me faudra crever de faim parce que je ne suis pas un hypocrite.

SUPÉRIEURE: Cherchez un autre emploi... Dans l'état d'âme où vous êtes, je ne puis intercéder pour vous.

BERTRAND: C'est bien, je partirai demain. Je serai sans travail... et dans quelques jours, ma femme et mon enfant mourront de faim.

SUPÉRIEURE: Je m'occuperai d'elles en attendant que vous trouviez une autre place, cela je vous le promets.

BERTRAND: Des promesses... j'aimerais mieux autre chose que des promesses.

SUPÉRIEURE: C'est tout ce que je puis faire [ce soir] pour vous. Venez me voir demain, je tâcherai de vous aider.

BERTRAND: Ce n'est pas demain, c'est tout de suite. Vous avez de quoi me sauver de la misère.

SUPÉRIEURE: Cet argent n'est pas à moi.

BERTRAND: Je ne demande pas tout, donnez m'en une partie. Vous seule connaissez le chiffre exact de cette somme.

SUPÉRIEURE: Ce serait un vol.

BERTRAND: Qui le saurait! qui pourrait vous le reprocher?

SUPÉRIEURE: Dieu et ma conscience.

BERTRAND: Dieu! Dieu! [Il n'y a pas de Dieu!] Où est Dieu?

SUPÉRIEURE (*désignant l'autel*): Il est là... il nous voit et il nous entend. Si je prenais un seul centime de cette somme, ce serait un sacrilège. Retournez auprès de votre femme et dites-lui de venir me voir.

BERTRAND: Oui, vous avez raison. (*Il éteint les cierges [près des balustres].*)

SUPÉRIEURE: Bonsoir. *(Elle passe devant lui, il la frappe. Elle tombe. Il se penche sur elle et prend l'argent. [Dans le lointain, un chant religieux se fait entendre.])* Seigneur, pardonnez-lui comme je lui pardonne. *(Elle meurt.)*

BERTRAND: Qu'ai-je fait? Sur qui ferai-je tomber les soupçons? Sur le curé! *(Il prend la ceinture sur la soutane que le curé a déposé sur les balustres et la dépose près du corps de la sœur.)* Il arrache un bouton de la soutane et le place près de la sœur.)

JEANNETTE *(en coulisse):* Oh! papa!

BERTRAND: Hein? Qui m'appelle? *(Il écoute.)* Personne... je me suis trompé... j'avais cru entendre une voix... Qui donc se glisse là-bas dans l'ombre? *(Il regarde, écoute.)* Ce n'est rien. La peur invente des cris et fait naître des fantômes... Allons!... *(Il s'éloigne.)*

JEANNETTE *(entre et vient lentement; elle se penche sur la sœur):* Mère supérieure! Mère supérieure! *(Elle appuie l'oreille sur la poitrine de la sœur.)* Elle est morte et c'est papa qui l'a tuée!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le presbytère. [Images saintes, prie-Dieu, table, chaises, etc. L'image du Christ est accrochée au mur du fond.]

SCÈNE I

THÉRÈSE, UNE VOISINE

FEMME: Vous ne saviez pas que Bertrand Ledoux avait été congédié?

THÉRÈSE: Pas du tout, et toi-même, comment l'as-tu appris?

VOISINE: Après le salut, tout le monde en parlait à la porte de l'église.

THÉRÈSE: Qu'est-ce qu'on disait?

VOISINE: Que M. le curé avait bien fait... c'est aussi mon avis. Je ne dis pas que c'était un malhonnête homme car je ne le sais pas, mais une chose certaine, c'est qu'il n'inspirait confiance à personne... pas à moi toujours.

THÉRÈSE: Ni à moi. Je l'ai souvent répété à M. le curé, la première fois que je l'ai vu, ce Bertrand Ledoux, j'ai trouvé que son nom ne lui allait pas... Oh! pas du tout. Naturellement, je n'ai rien dit, il ne faut pas toujours juger les apparences, mais vrai comme vous êtes là, je n'avais pas confiance.

VOISINE: Vous aviez bien raison.

THÉRÈSE: Oui, il n'y avait pas quinze jours qu'il était en fonction que j'ai dit à M. le curé: «Cet homme-là n'a jamais été fait pour faire un bedeau» mais comme c'est notre député qui l'avait présenté et que M. le député est un ami de M. le curé... quoiqu'il soit libre-penseur comme un franc-maçon.

VOISINE: Pas possible!

THÉRÈSE: C'est comme je vous le dis.

VOISINE: Ah! je comprends.

THÉRÈSE: M. Raymond s'est fait prêtre, il est présentement un bon curé qui deviendra sûrement un évêque.

VOISINE: Vous pensez?

THÉRÈSE: Mais j'en suis sûre. La dernière fois que Sa Grandeur notre archevêque est venu, il a dit, et je l'ai très bien entendu, aussi clairement que je vous vois là: «Vous êtes un des meilleurs prêtres de mon diocèse.»

VOISINE: Oh! pour ça, je le crois.

THÉRÈSE: Un plus saint homme que notre curé, il n'y en a pas sur la terre; si notre Saint-Père le connaissait, il le ferait sûrement cardinal, aussi vrai que Sa Grandeur notre archevêque le fera évêque un de ces jours qui n'est pas éloigné...

VOISINE: Savez-vous qui sera nommé en remplacement de Bertrand Ledoux?

THÉRÈSE: Oh!... pour ça, je ne me mêle jamais des affaires de M. le curé.

VOISINE: Si l'occasion se présente, vous pourrez peut-être dire un mot en faveur de mon mari.

THÉRÈSE: Ah! ben ça, je ne te le promets pas.

VOISINE: Il a été enfant de chœur longtemps, vous pourriez être certaine que M. le curé n'aurait pas à s'en plaindre... Il pourrait servir la messe...

THÉRÈSE: Ça ne serait pas comme l'autre qui ne savait jamais quel habit M. le curé allait mettre pour officier... Et nos cloches, quand Bertrand Ledoux les mettait en branle, on aurait dit qu'elles étaient fêlées. Ah! ça ne me fait pas de peine qu'il s'en aille. Pourtant si. Pour sa femme et son enfant. En voilà deux que je ne laisserai pas dans la misère. M. le curé non plus, il est si charitable.

VOISINE: Je me sauve. N'oubliez pas ce que je vous ai demandé.

THÉRÈSE: Comme je vous l'ai dit, je ne promets rien. Ces choses-là regardent M. le curé. Je ne dirai rien, ni pour ni contre. S'il a la place, tant mieux; s'il ne l'a pas, tant pis.

VOISINE: Bonsoir Madame Thérèse.

THÉRÈSE: Bonsoir!

VOISINE: Je reviendrai demain faire un bout de causette.

THÉRÈSE: Le presbytère est à tout le monde, vous serez toujours la bienvenue...

VOISINE: Merci (*Elle sort.*)

SCÈNE II

THÉRÈSE, LE PÈRE RENAUD

THÉRÈSE (*elle range [un peu par ci, par là] en chantonnant*): «Ave Marie Stella...» (*On frappe, elle va ouvrir.*) Entrez [père Renaud]! (*Renaud entre.*)

RENAUD: Bonsoir, madame Thérèse, M. le curé n'est pas là?

THÉRÈSE: Non, il n'est pas encore rentré.

RENAUD: Si vous le permettez, je vais l'attendre.

THÉRÈSE: Bien sûr que je le permets. Asseyez-vous.

RENAUD: Merci.

THÉRÈSE: Comme ça, Bertrand a reçu son congé.

RENAUD: Il paraît.

THÉRÈSE: Voilà une nouvelle qui ne fera de peine à personne.

RENAUD: Peut-être.

THÉRÈSE: Pas à vous toujours.

RENAUD: Oh! si, pas pour lui, mais pour sa femme et sa petite Jeannette⁷.

THÉRÈSE: Ça me fait plaisir ce que vous dites-là, père Renaud, ça prouve que vous avez un bon cœur.

RENAUD: Moi, je suis une vieille bête, mais je n'aime pas à voir souffrir les gens, surtout cette petite que j'aime comme si j'étais sa mère.

THÉRÈSE: Oui, vous êtes un honnête homme, vous. M. le curé savait bien ce qu'il faisait quand il a prié madame la supérieure de vous prendre comme jardinier, quand vous étiez là et vous n'êtes jamais bien loin, malheur à qui oserait faire du mal aux petites sœurs blanches.

RENAUD: Oh! pour ça... oui... quand je les vois dans le jardin parmi les fleurs entouré de leurs élèves, je me figure voir le ciel avec ses saints et ses anges.

THÉRÈSE: Vous leur êtes fidèle comme un chien de berger.

⁷ CD: «sa petite fille».

RENAUD: Un chien... c'est bien cela... quand je vous le disais que j'étais une grosse bête.

THÉRÈSE: Oui, mais une bonne bête... et des bêtes de votre genre, il en faudrait sur la terre plus qu'il y en a.

RENAUD: Ah! voilà M. le curé.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CURÉ

CURÉ: Il n'est venu personne?

THÉRÈSE (*désignant Renaud*): Le père Renaud.

CURÉ: Vous désirez me parler?

RENAUD: Je croyais que c'était vous qui désiriez me parler.

CURÉ: Moi?

RENAUD: Vous m'avez dit de venir, je suis venu et me voilà. Mais si vous n'avez pas besoin de moi, je vais m'en aller. [*Fausse sortie.*]

CURÉ: Un moment... Vous savez que Bertrand Ledoux n'est plus à notre service!

RENAUD: C'est ce qu'on m'a dit, M. le curé.

CURÉ: Vous prendrez sa place en attendant qu'un autre soit nommé.

RENAUD: Bon, me v'là bedeau.

CURÉ: Ça ne vous va pas?

RENAUD: Oh! si quand il s'agit de vous être utile. Vous avez été si bon pour moi, M. le curé, aussi je ne l'oublie pas.

CURÉ: Allons... allons.

RENAUD: Ah! oui par exemple, vous allez me dire ce qu'il y a à faire pour demain.

CURÉ: Naturellement. D'abord le matin, l'angélus.

RENAUD: À cinq heures?

CURÉ: Oui. À six heures, une messe basse.

RENAUD: Pas de cloches?

CURÉ: Non, c'est une basse-messe⁸[: pas de cloches].

RENAUD: Excepté au Sanctus?

CURÉ: Oui, au Sanctus. À sept heures, le service funèbre du père Mathieu.

RENAUD: Oh! oui, le père Mathieu qui est mort...

CURÉ: Si on chante son service funèbre, il doit être mort⁹.

RENAUD: Oui, si on l'enterre, il est mort.

CURÉ: À midi, l'angélus. Dans l'après-midi de 4 à 5 heures, les baptêmes.

RENAUD: Quand il y en a.

⁸ CD: «c'est une basse-messe» manque.

⁹ CD: Cette réplique et la suivante manquent.

CURÉ: Naturellement.

RENAUD: Espérons qu'il y en aura, la patrie a besoin de soldats.

CURÉ: À 6 heures¹⁰, l'angélus; à 7 heures et demie le salut. Après le salut, vous éteindrez, fermerez l'église et irez vous reposer.

RENAUD: Sauf votre respect, M. le curé, je l'aurai bien mérité.

CURÉ: Oui.

RENAUD: Mais j'y pense: avec tout ça, j'aurai jamais le temps d'arroser mes fleurs.

CURÉ: Je les arroserai pour vous.

RENAUD: Oh! par exemple, si M. le curé se fait jardinier et puis moi bedeau, c'est pour le coup que la paroisse va être à l'envers.

CURÉ: À notre prochaine fête paroissiale, nous aurons la visite de M^{gr} l'archevêque; pour cette circonstance, vous mettrez tout en branle, surtout les cloches.

RENAUD: Est-ce que je sonnerai la petite cloche, la moyenne ou le gros bourdon?

CURÉ: Pour Monseigneur, toutes les cloches.

RENAUD: Je me ferai aider par Jean, le forgeron.

CURÉ: Lui ou bien un autre.

RENAUD: À propos, le père Mathieu, je vas t'y le mettre près de la clôture de broche à l'autre bout du cimetière ou bien près de la petite clôture blanche à ce bout-ci?

CURÉ: Le terrain du père Mathieu est près de la petite clôture blanche.

¹⁰ CD: «À 7 heures».

RENAUD: Ah! oui, en face de la bonne femme Sansfaçon.

CURÉ: C'est cela... surtout pour la fête paroissiale, n'oubliez pas de bourdonner.

RENAUD: Ne craignez rien M. le curé, on sonnera, on carillonnera tant et si fort que M^{re} l'archevêque croira que toutes les cloches de son diocèse sont venues se planter dans notre clocher pour lui souhaiter la bienvenue.

CURÉ: C'est bien, cela. Bonsoir, père Renaud.

RENAUD: Dormez sur vos deux oreilles, M. le curé. Quand M^{re} viendra, je bourdonnerai si fort que jamais bourdon n'aura tant bourdonné. Bonsoir, M. le curé.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV

CURÉ, THÉRÈSE

CURÉ (*seul*): C'est un brave homme, le père Renaud.

THÉRÈSE (*entrant*): M. le curé, voici une lettre pour vous; j'avais oublié de vous la donner. (*Elle lui donne la lettre.*)

CURÉ: Merci... De ma mère! (*Il ouvre et lit.*) Elle est en bonne santé, Dieu soit loué... Tiens, j'ignorais qu'elle fut gênée à ce point: «Si tu ne viens pas à mon secours, la maison où tu es né sera vendue. Quelques centaines de dollars me tireraient d'affaire.» Thérèse, voyez dans ma cassette combien il me reste de mon argent personnel.

THÉRÈSE: Je n'ai pas besoin de regarder, M. le curé, il reste exactement \$132.10¹¹.

¹¹ CD: «132 francs et 10 centimes».

CURÉ: Vous enverrez cet argent à ma mère.

THÉRÈSE: À votre mère, je veux bien, mais si c'était pour une autre?

CURÉ: Surtout ne touchez pas à l'argent des pauvres.

THÉRÈSE: Moi, prendre ce qui appartient aux pauvres, il n'y a pas de danger! Je me ferais griller les côtés, le dos, comme le bon saint Laurent, plutôt que d'y toucher... L'argent des pauvres, c'est le bien du bon Dieu. M. le curé, par exemple, si j'envoie cet argent à votre mère, vous ne pourrez pas vous acheter la soutane dont vous avez si grand besoin.

CURÉ: J'en ai une toute neuve.

THÉRÈSE: Pas celle-là, toujours?

CURÉ: Non, Madame la Supérieure m'en a donné une... c'est le père Renaud qui l'a faite.

THÉRÈSE: Où l'avez-vous laissée?

CURÉ: Dans l'église... Allez, Thérèse, envoyez vite cet argent à ma mère.

THÉRÈSE: Tout de suite, M. le curé. *(Elle sort.)*

SCÈNE V

CURÉ, ROGER

CURÉ *(prend son bréviaire et lit; on frappe)*: Entrez... *(Roger entre.)* Toi... chez moi?

ROGER: Ah! sois tranquille, je ne viens pas me confesser.

CURÉ: Je le regrette mais je suis content de te voir; je croyais que tu m'avais oublié.

ROGER: Je pourrais te faire le même reproche... Jamais tu ne viens chez moi.

CURÉ: Que diraient les électeurs anti-cléricaux s'ils me voyaient dans ta maison? Ils seraient capables de la prendre d'assaut pour m'en chasser.

ROGER: Non. Toi... personnellement, on t'estime... mais...

CURÉ: Ce qui touche à l'Église me touche, tu le sais.

ROGER: Et tes paroissiens?

CURÉ: Tous, sans exception, sont contre toi.

ROGER: J'en ai eu la preuve aux dernières élections, ce qui ne m'a pas empêché d'être élu.

CURÉ: Naturellement, la civilisation n'a plus de tête.

ROGER: Elle en a trop... c'est ce qui la gâte.

CURÉ: Trop de mauvaises têtes, comme toi par exemple, méchant député, libre-penseur, mauvais garnement.

ROGER: Ne te gêne pas.

CURÉ: Tu n'es bon qu'à corrompre les âmes.

ROGER: Quand cesseras-tu de me sermonner?

CURÉ: Quand je te verrai tomber à mes pieds, le cœur content, l'âme repentante. Quand te décideras-tu à revenir au bien?

ROGER: Le bien, je le pratique autant que toi.

CURÉ: Non!

ROGER: Si!... Tu es honnête, je le sais, mais...

CURÉ: Toi aussi, tu es honnête, le cœur est bon... C'est l'esprit qui va mal.

ROGER: Pour vous autres, prêtres, tous les esprits forts sont malades.

CURÉ: Ah! voilà le grand mot du jour: les esprits «forts». La force de l'attraction. L'attraction par la force. Esprits forts, vous n'êtes que les faibles esprits du mauvais génie.

ROGER: Selon toi, la force dans la matière est mauvaise?

CURÉ: Elle ne peut être bonne si elle n'est dirigée par l'esprit du bien. En voici un exemple que dit l'Esprit divin: «Qu'ont-ils fait de ma maison?»

ROGER: Si, comme tu l'enseignes, Dieu est partout, il n'est pas là plus qu'ailleurs.

CURÉ: Dieu est partout, c'est entendu, l'univers est sa demeure et l'église est son temple; dans ton jardin, on reste couvert, on se découvre en rentrant chez toi. Ce que tu accordes aux hommes, tu le refuses à Dieu... Tu te laisses guider par des chimères.

ROGER: Ma conscience me guide.

CURÉ: Tu n'en as plus de conscience, le matérialisme l'a atrophiée...

ROGER: Le cléricalisme aveugle la tienne. Tu n'es même pas maître de ta propre conscience... c'est un autre qui la dirige. Les décrets d'un évêque quelconque sont pour toi des ordres suprêmes.

CURÉ: Ça... c'est possible, mais les décrets d'un évêque quelconque seront toujours préférables aux décrets d'un libre-penseur quelconque.

ROGER: Selon toi, le cléricalisme, c'est le bien et le matérialisme, c'est le mal?

CURÉ: Le matérialisme absolu, oui.

ROGER: Deux mots suffiraient pour te confondre.

CURÉ: Quand je suis dans l'erreur, j'aime à être confondu. Parle.

ROGER: L'autre jour, un prêtre fut mis en état d'arrestation.

CURÉ: Qui te dit que c'était un prêtre?... Souvent des criminels se sont servis de soutanes pour se mieux déguiser.

ROGER: C'était un prêtre.

CURÉ: Rien ne prouve qu'il était coupable.

ROGER: Il fut condamné.

CURÉ: La justice humaine est faillible.

ROGER: Tu pares mal les coups: il a tout avoué.

CURÉ: Ah! il a avoué... (*Un temps.*) Judas aussi a avoué. Sur douze apôtres, un fut coupable. Le crime de Judas doit-il retomber sur tous les disciples? Réponds!

ROGER: Non...

CURÉ: Ah! j'ai bien paré cette fois. Allons, avoue que tu as tort. Ne deviens pas toi-même un démolisseur de temple en détruisant la foi que l'Église a mis dans le cœur de ses enfants.

ROGER (*se levant*): Tous tes sermons ne pourraient me convertir.

CURÉ: Tu t'en vas?

ROGER: Oui, j'ai affaire.

CURÉ: En tous cas, vous aurez beau faire des réunions, prononcer des discours, écrire dans les journaux, cela ne vous servira à rien; le Sauveur a dit à saint Pierre: «Les portes

de l'enfer ne prévaudront jamais contre les portes de mon Église.» Vous passerez, nous resterons.

ROGER: Au revoir, prêtre!

CURÉ: Au revoir, libre-penseur, je finirai bien par te convaincre.

ROGER: N'y compte pas.

CURÉ: Non... pas là... par ici, c'est plus court; des compliments à ta femme qui est meilleurs chrétienne que toi. *(Ils sortent.)*

ROGER *(en dehors)*: Bonsoir.

CURÉ *(en dehors)*: Bonsoir.

SCÈNE VI

JEANNETTE, CURÉ

JEANNETTE *(entre après avoir frappé)*: M. le curé, M. le curé... [*À part:*] Il est là, avec quelqu'un; je vais l'attendre. *(Elle s'agenouille au prie-Dieu¹². Le curé revient, [va fermer la porte du fond,] puis la voit.)*

CURÉ: C'est toi Jeannette?

JEANNETTE: Oui, M. le curé.

CURÉ: Y a-t-il quelqu'un de malade chez toi?

¹² CD: «Arrivée au prie-Dieu, elle s'agenouille».

JEANNETTE: Non, M. le curé.

CURÉ: C'est toi alors qui est souffrante?

JEANNETTE: Oh! non.

CURÉ: Tu es toute tremblante, que t'est-il arrivé?

JEANNETTE: À moi, rien...

CURÉ: Allons, parle; pourquoi es-tu venue?

JEANNETTE: Je ne sais pas si je dois vous le dire.

CURÉ: C'est donc bien grave?

JEANNETTE: Oh! oui, bien grave.

CURÉ: Vraiment Jeannette, je ne te reconnais plus. Tu a toujours été si douce, soumise et confiante avec moi. Ce soir tu es craintive et réservée, tu n'as donc plus confiance?

JEANNETTE: Oh! si. Je voudrais vous demander quelque chose... mais je ne sais pas comment... C'est si difficile à dire...

CURÉ: C'est plus difficile pour moi de le deviner, si tu ne le dis pas... Dis-moi ton secret.

JEANNETTE: Vous garderez pour vous seul ce secret?

CURÉ: Mais oui... mais oui.

JEANNETTE: Vous le jurez? *(Le curé regarde longuement la fillette puis il se lève et reste un moment pensif. La petite ne le perd pas de vue. Il va chercher un prie-Dieu et le place au milieu de la scène.)*

CURÉ: C'est si grave que ça?

JEANNETTE: Oui, M. le curé, c'est bien grave.

CURÉ: Agenouille-toi là mon enfant et parle.

JEANNETTE: C'est à vous seul que je me confie.

CURÉ: Ce n'est pas à moi, mon enfant, c'est à Dieu que tu vas parler. Quand tu auras fini ta confession, je ne m'en souviendrai plus.

JEANNETTE: Ce soir, mère Supérieure et père Renaud m'ont donné des fleurs pour vos autels et une pour maman que j'ai été lui porter; quand je suis arrivée à l'église, mère Supérieure était à genoux, elle s'est levée et papa l'a frappée; je l'ai vu tomber. Papa s'est sauvé. J'ai appelé mère Supérieure... elle ne m'a pas répondu. Sa belle robe blanche était toute rouge. J'ai eu peur et je suis venue.

CURÉ: C'est tout?

JEANNETTE: Oui, M. le curé.

CURÉ: C'est bien, va.

JEANNETTE: Vous ne me donnez pas de pénitence?

CURÉ: Tu es bien assez punie comme cela mon enfant.

JEANNETTE: Il faut que j'aille à la maison, maintenant.

CURÉ: Tu veux retourner chez tes parents?

JEANNETTE: Oui, pour maman.

CURÉ: Pour ta maman, tu as raison. Dis-lui de venir me voir. Attends... *(Il appelle à l'extérieur:)* Hé! gendarme, voulez-vous reconduire cette petite fille chez elle? C'est l'enfant de Bertrand Ledoux.

Gendarme *(du dehors)*: Oui, M. le curé.

CURÉ (*au gendarme*): Bonsoir.

JEANNETTE (*revenant au curé*): Ne répétez jamais ce que je vous ai dit.

CURÉ: Je ne sais rien, mon enfant... Dieu seul t'a entendu.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

L'intérieur de la maison de Bertrand [Ledoux. Au lever du rideau, la scène n'est éclairée que par le feu de la cheminée].

SCÈNE I

BERTRAND, seul, puis JEANNE

(Bertrand entre furtivement, l'épouvante est peinte sur son visage; il regarde partout, puis s'approche, ouvre un tiroir du bahut qui est placé au fond et y dépose l'argent volé. En fermant le tiroir il tourne le dos au public. Sa femme entre, portant une bougie allumée. Pleine lumière. Elle s'approche de son mari.)

JEANNE: Est-ce toi?

BERTRAND: Hein?... *(Se remettant:)* Est-il permis de surprendre ainsi les gens?

JEANNE: Que caches-tu là?

BERTRAND: Moi!... rien.

JEANNE: Laisse-moi voir.

BERTRAND: Non, n'approche pas.

JEANNE: Qu'as-tu, mon pauvre homme? Je ne t'ai jamais vu comme cela; tu as la mine d'un brigand que la police mène à l'échafaud.

BERTRAND (*terrifié*): L'échafaud!... Ah! oui... mais la police n'a rien à voir chez nous.

JEANNE (*s'approchant de Bertrand et lui saisissant les mains*): Tu me le jures?

BERTRAND: Bien sûr que je te le jure! Pourquoi me regardes-tu comme cela? Je n'ai rien de changé...

JEANNE: Si... ta figure est toute bouleversée.

BERTRAND: Des idées que tu te fais.

JEANNE (*elle lui présente un miroir [qui est là, sur le bahut]*): Tiens, regarde!

BERTRAND (*après s'être regardé*): Ah!... cette glace de deux sous qui reflète de travers.

JEANNE: Mes yeux voient justes.

BERTRAND (*dépose la glace sur un meuble*): Ah! puis en voilà assez! As-tu fini de m'interroger? Tu n'es pas mon juge.

JEANNE: Fasse le ciel qu'il n'en ait jamais de plus sévère que moi.

BERTRAND: Pourquoi qu'ils se mêleraient de mes affaires, les juges? Ils ont bien assez des leurs à démêler. Je ne m'occupe pas d'eux, moi... Qu'ils me laissent tranquille, les juges.

JEANNE: Il y a quelque chose qui ne va pas; dis-moi ce qui te trouble ainsi. Dis-le moi.

BERTRAND: Rien. Un secret se garde mal à deux. Seul, on risque moins de se contredire. Un mot de trop les met sur la piste... les brigands...

JEANNE: Quels brigands?

BERTRAND: Ceux, qui comme toi, veulent qu'on soit coupable quand on ne l'est pas.

JEANNE: Si tu n'avais rien à te reprocher, ta conscience serait plus tranquille.

BERTRAND: La conscience! Encore un mot inventé par les prêtres pour effrayer les faibles d'esprits. La conscience n'est qu'une maladie de l'imagination. À force de me tourmenter, tu me feras croire que je suis un criminel... moi qui suis le plus innocent des hommes. Va te reposer.

JEANNE: C'est bien. Puisque tu ne veux rien me dire, je te laisse. (*Fausse sortie.*)

BERTRAND (*la croyant sortie, tombe sur une chaise*): J'ai failli me trahir. Je sentais m'échapper mon secret. Ah! malheur de malheur!... [*Jeanne remonte au fond, ouvre le tiroir et prend l'argent.*] Il me coûtera cher cet argent. M'en servir tout de suite, ce serait faire tomber les soupçons sur moi... Quand je n'avais pas le sou, j'étais moins pauvre qu'aujourd'hui. Que ferai-je de cet argent?...

JEANNE: Rapporte-le où tu l'as pris.

BERTRAND: Hein?... Tu étais là? [*Signe affirmatif de Jeanne.*] Alors, tu sais?

JEANNE: Sans perdre une minute, retourne cet argent à qui il appartient.

BERTRAND: Jamais! Jamais! Cet argent est à moi... et je le garde. D'ailleurs, j'en ai grandement besoin.

JEANNE: Pourquoi?

BERTRAND: L'autre soir, j'ai joué et j'ai perdu. Si je ne paie pas aujourd'hui, demain je serai dénoncé, déshonoré... Avec cet argent, je paierai... et l'honneur sera sauf.

JEANNE: L'honneur ne s'achète pas avec de l'argent volé.

BERTRAND: Est-il permis d'être bête à ce point? La moitié de cet argent suffit pour payer ma dette de jeu... Le reste, je le partage avec toi. Je t'offre la fortune... Où vas-tu?

JEANNE: Dieu seul le sait!

BERTRAND: Songerais-tu à me quitter?

JEANNE: Si je continuais à vivre avec toi, sachant ce que tu as fait, je deviendrais la complice. Cela, je ne le veux pas.

BERTRAND: Mais si l'on te demande pourquoi tu m'as quitté?

JEANNE: Je dirai que la misère nous a séparés.

BERTRAND: On cherchera autre chose, les juges s'en mêleront; ces maudits juges, ils ont toujours le nez partout. On te questionnera et toi tu te troubleras, tu perdras la tête comme cela arrive toujours. Tu diras quelques sottises... et on finira par me soupçonner. Je serai arrêté, accusé et finalement condamné pour avoir tué la supérieure.

JEANNE: Hein?... la supérieure? Sœur Marie de Jésus? C'est elle que tu as tuée? (*signe affirmatif de Bertrand.*) Mais elle n'avait rien à elle cette bonne sœur. Son argent, elle le partageait avec les pauvres.

BERTRAND: C'est parce qu'elle refusait de me donner ma part que je l'ai tuée. En tout cas, il n'y avait pas plus pauvre que nous. J'ai profité de l'occasion qui se présentait... Maintenant nous sommes riches.

JEANNE: À qui destinait-on cette somme?

BERTRAND: À la construction d'un hôpital [militaire].

JEANNE: Pendant que nos pauvres malades¹³ souffrent et meurent pour notre pays, toi, tu assassines les religieuses et tu voles l'argent destiné à soigner nos pauvres blessés... Où l'as-tu frappée?

BERTRAND: Dans l'église... Elle a pris la cassette que le curé avait oubliée. Je ne voulais pas la tuer, mais il me fallait l'argent qu'elle emportait... J'ai frappé... elle est tombée... J'ai pris la cassette et tu sais le reste.

¹³ CD: «nos pauvres soldats».

JEANNE: Le vol a conduit au meurtre. Un vol peut se racheter, mais un assassin ne peut expier son crime que sur l'échafaud.

BERTRAND: Si ton méchant curé m'avait prêté ce que je lui demandais, cela ne serait pas arrivé.

JEANNE: M. Raymond est un bon prêtre!

BERTRAND: Sa bonté ne l'a pas empêché de me mettre à la porte.

JEANNE: Je comprends ça; il ne pouvait pas garder auprès de lui un libre-penseur.

BERTRAND: Mieux vaut être ce que je suis qu'un hypocrite comme ton curé qui prêche ses paroissiens au nom de l'Être suprême... Quelle farce!...

JEANNE: Cela te portera malheur de ne pas écouter les enseignements de la Sainte Écriture.

BERTRAND: Des blagues que tout cela. Je ne puis croire aux choses que je ne comprends pas. Les mystères et les paraboles ne me disent rien. Je ne me sou mets qu'au libre arbitre de mon intelligence. Je veux pour tous la liberté d'esprit, de pensée et d'action.

JEANNE: Le libre arbitre de la pensée détruit souvent celui de la conscience. La libre pensée t'a conduit à l'anarchisme; l'anarchisme au vol, le vol au meurtre, le meurtre au sacrilège. Tu as souillé du plus épouvantable des crimes le saint temple de Dieu. Ta libre-pensée est en train de te forger une chaîne qui te traînera au bagne, puis à l'échafaud.

BERTRAND: L'échafaud!... Non... non... pas l'échafaud! (*Bruit de coulisse.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNETTE

JEANNE: C'est la petite. *(Jeannette entre et se tient près de la porte.)*

BERTRAND: D'où sors-tu? Est-ce une heure pour rentrer? Veux-tu répondre?

JEANNETTE *(courant à sa mère)*: Maman!

JEANNE: Pourquoi trembles-tu? Qui te fait peur?

JEANNETTE: Papa!

JEANNE: Pourquoi?

JEANNETTE: Là-bas dans l'église, il a tué Sœur Marie de Jésus.

JEANNE: Ah! Tu as vu?

JEANNETTE: Oui tout. Papa l'a frappée comme cela. *(Elle fait le geste.)* La petite sœur est tombée, puis elle a dit: «Seigneur, pardonnez-lui comme je lui pardonne». Alors sa belle robe blanche est devenue toute rouge.

JEANNE: Dieu du ciel, ne nous maudissez pas! *(Voyant son mari la tête entre les mains:)* Pardonnez-lui pour mon enfant. Tu n'as rien dit à personne?

JEANNETTE: Si... à M. le curé.

JEANNE: Ah!

JEANNETTE: Va vite le voir, il t'attend.

JEANNE: Oui... lui seul peut me dicter ma conduite. *(Elle prend son manteau pour sortir.)*

JEANNETTE: Ne me laisse pas seul avec papa...

BERTRAND: Tu sors?

JEANNE: Oui, mais pas pour longtemps.

BERTRAND: Où vas-tu?

JEANNE: Voir M. le curé... lui demander conseil.

BERTRAND: Le curé! Ah non! Pas lui!

JEANNE: Il faut que je le voie!

BERTRAND: Tu veux nous perdre?

JEANNE: Lui seul peut nous sauver.

BERTRAND: Je vous défends de sortir... *(Il crie:)* Je vous le défends!!! *(Se calmant:)* S'il faut absolument le voir, tu iras demain; c'est inutile de le déranger la nuit.

JEANNE: Puisqu'il m'attend.

BERTRAND: Il t'attend? Pourquoi?... Est-ce qu'il se doute?

JEANNE: Il sait. La petite le lui a dit. Elle était sortie. Je lui avais dit de te prendre en passant et ... elle est arrivée au moment...

BERTRAND: Elle m'a vu! Il m'a semblé aussi la voir, se glissant comme un petit serpent... Ah! petite misérable! je vais t'écraser la tête! *(Il la jette par terre et veut l'écraser de son talon.)*

JEANNETTE: Maman! *(Jeanne, vivement, se place entre son mari et son enfant; elle le repousse violemment. Il recule mais revient, menaçant.)*

BERTRAND: Ôte-toi que je lui arrache la langue à cette petite vipère!

JEANNE *(brandissant la hache [qu'elle a prise sur le bahut]):* Si tu touches à mon enfant, je te brise le crâne. *(Elle marche vers lui, il recule lentement.)* Voleur, assassin, non content d'avoir commis un meurtre sacrilège, tu veux encore tuer mon enfant... le tien...! Ton crime m'apparaît maintenant dans toute sa monstruosité. Et dire que j'étais prête à me parjurer pour cacher ton crime, pour sauver ta tête... car, malgré tout, je t'aimais encore... Maintenant c'est fini... Tu as voulu tuer mon enfant, jamais je ne te le pardonnerai. Adieu!

BERTRAND: Tu ne sortiras pas.

JEANNE: Je sortirai.

BERTRAND: Pas vivante.

JEANNE: Si!... vivante!... Et si l'on me questionne, je dirai: «C'est mon mari qui a commis le crime»

BERTRAND: Ah! *(Il enlève la hache à sa femme et la renverse.)* Je te tuerai plutôt! *(Il va pour frapper; la petite se jette entre lui et sa mère, ouvre ses bras et présente sa poitrine.)*

JEANNETTE: Tue-moi la première... comme tu l'as frappée là-bas dans l'église... et ma robe deviendra toute rouge... comme l'habit de la petite sœur blanche! *(Il laisse tomber la hache¹⁴. Un temps.)*

BERTRAND: Pardonne-moi ma petite... pardonne-moi!

JEANNETTE: C'est à maman qu'il faut demander pardon.

¹⁴ CD: «La hache lui tombe des mains».

BERTRAND: Viens... *(Il veut l'aider.)*

JEANNE: Pas toi! Aide-moi, mon enfant. *(Aidée de la petite, elle se relève.)*

BERTRAND: Allez!... je ne vous retiens plus, dénoncez-moi. Nul châtiment ne peut égaler mon crime. Je ne suis plus digne de vivre avec vous. Allez... je resterai seul, sans un rayon de joie dans ma nuit de remords.

JEANNETTE: Maman! *(Elle l'attire vers son père.)* Ne le quittons pas.

JEANNE: Ma pauvre petite... il a voulu nous tuer!...

JEANNETTE: Qu'importe! c'est mon papa. *(Elle conduit sa mère vers son père.)*

JEANNE: Voilà où t'ont conduit ceux qui ont étouffé en toi la voix de Dieu.

BERTRAND: S'il n'y a dans l'éternité ni ciel ni enfer, ils existent sur la terre. Le plus effroyable supplice n'est pas que je doive subir la peine capitale, mais c'est bien l'affreuse pensée de vous quitter, vous laissant pour tout héritage le lourd fardeau de l'opprobre et du déshonneur... Que ferez-vous mes pauvres abandonnées?

JEANNE: Ne songe pas à nous. Toi seul est en danger. Ton repos et ta vie sont menacés. S'il est un moyen de te sauver, sachons l'employer.

BERTRAND: Tu veux me sauver, toi?

JEANNE: Oui, car tu n'es pas le seul responsable. Ton crime est grand, mais les propagateurs de la libre-pensée sont plus coupables que toi. Tu as détruit ta vie dans la chair, eux détruisent la foi dans l'âme; l'éphémère supplice ne peut être comparé aux tourments de l'éternité. Les vrais coupables sont ceux qui t'ont trompé. Si les lois étaient justes, elles frapperaient l'esprit qui tue la pensée avant de punir le bras qui tue la chair. Voilà pourquoi je suis à toi plutôt qu'aux lois. Ainsi, tu peux être tranquille, je ne dirai rien.

BERTRAND: Et toi mon enfant, si on t'interroge, que répondras-tu?

JEANNETTE: C'est selon ce qu'on me demandera.

BERTRAND: Si on te demande de raconter ce que tu as vu la nuit du crime, que diras-tu?

JEANNETTE: Rien contre toi, papa; si tu es coupable, ce n'est pas à moi de te faire condamner. Quelle que soit leur faute, on doit toujours honorer son papa et sa maman.

BERTRAND: Qui t'a enseigné cela mon enfant?

JEANNETTE: La petite sœur blanche.

BERTRAND: Suis-je assez coupable!... Celle que j'ai tuée enseignait le pardon à l'enfant de celui qui devait être son assassin. Un rayon de lumière et de vérité pénètre mon âme, mais il est trop tard; mon crime est de ceux qui ne se rachètent pas.

JEANNETTE: Par la croix de Jésus, tout crime a son pardon.

BERTRAND: Qui te l'a dit?

JEANNETTE: M. le curé.

BERTRAND: Et c'est sur lui que j'ai fait tomber les soupçons.

JEANNE: On vient... c'est la police!...

BERTRAND: La police!...

JEANNE: Jeannette, lis à haute voix.

JEANNETTE: «Alors les peuples de la terres étaient plongés dans l'idolâtrie et la colère de Dieu était suspendue sur leur tête, comme un sabre prêt à les frapper.» (*On frappe. Jeanne¹⁵ va ouvrir.*)

¹⁵ CD: «Bertrand».

SCÈNE III

LES MÊMES, LE JUGE, UN GENDARME

JUGE: Vous êtes Bertrand Ledoux?

BERTRAND: Oui, monsieur.

JUGE: Je suis le juge d'instruction.

BERTRAND: Soyez le bienvenu. Ici on ne craint ni les juges, ni la police. Pas vrai, Jeanne!... Un siège pour M. le juge.

JUGE: Merci... c'est vous qui avez fermé l'église hier soir.

BERTRAND: Non, M. le juge.

JUGE: Vous êtes sacristain?

BERTRAND: Oh! pas par vocation, M. le juge.

JUGE: Je ne vous questionne pas sur vos idées religieuses, mais sur des faits que je tiens à éclaircir. Vous êtes sacristain?

BERTRAND: Non, M. le juge.

JUGE: Comment non!

BERTRAND: J'ai été congédié. Oui, c'est le père Renaud qui me remplace. Il demeure en face.

JUGE (au gendarme): Faites venir le père Renaud. [*Le gendarme salue et sort.*] Qui vous a congédié?

BERTRAND: M. le curé.

JUGE: Pourquoi?

BERTRAND: Ma façon d'entendre la messe ne lui plaisait pas.

JUGE: Qui a fermé?

BERTRAND: J'ai remis les clefs à M. le curé.

JUGE: Où était-il?

BERTRAND: Près du chœur, il causait avec Madame la Supérieure.

JUGE: Ah! c'est tout ce que vous savez?

BERTRAND: Oui, M. le juge.

JUGE: C'est bien, laissez-moi. *(Bertrand, Jeanne et Jeannette sortent.)*

SCÈNE IV

LE JUGE, LE PÈRE RENAUD, LE GENDARME

RENAUD *(en coulisse)*: Vous dites que M. le juge veut me voir? Pourquoi qu'i' veut me voir? *(Entrant:)* C'est vous qui voulez me voir, M. le juge?

JUGE: Oui.

RENAUD: Eh! bien... regardez-moi, je suis là.

JUGE: Approchez. Dites-moi vos nom, prénoms et qualité.

RENAUD: J'ai trois petits noms, à part celui de ma famille.

JUGE: Dites-les moi.

RENAUD: Népomucène, Téléphore, Alexandre, fils de Joseph-A. Renaud.

JUGE: ils sont un peu longs, vos petits noms.

RENAUD: Si ça vous fatigue de les écrire, mettez «père Renaud»; c'est comme ça qu'on m'appelle dans le village.

JUGE: C'est votre nom que je veux savoir. Est-ce «Népomucène, Téléphore, Alexandre» ou «père Renaud» qui se lisent sur les registres de la paroisse?

RENAUD: Pour ça, je ne peux pas vous le dire, mais comme c'est le jour de ma naissance que j'ai été baptisé, bien sûr qu'ils n'ont pas dû m'appeler le père Renaud.

JUGE: Vous êtes finaud, vous?

RENAUD: Non... pas «Finaud», «Renaud»; ça rime mais ce n'est pas pareil.

JUGE: Que savez-vous sur le crime d'hier soir?

RENAUD: Je ne sais rien.

JUGE: Cela veut dire que vous savez tout.

RENAUD: Si vous voulez.

JUGE: Dites-moi ce que vous savez?

RENAUD: Ben... on m'a dit qu'une de nos bonnes sœurs avait été assassinée.

JUGE: Ne le saviez-vous pas avant qu'on vous l'eût dit?

RENAUD: Il n'y a pas de tireuse de cartes dans le village.

JUGE: Non... mais il y a des tirs-au-flanc quand il s'agit d'éclairer la justice.

RENAUD: Elle est aveugle, la justice; on a beau l'éclairer, elle ne voit jamais clair.

JUGE: J'espère cette fois qu'elle sera assez clairvoyante pour conduire le meurtrier à l'échafaud.

RENAUD: Si c'est celui que je pense, je ne me ferai pas scrupule d'en aiguïser le couteau.

JUGE: Enfin, parlerez-vous?

RENAUD: Je ne fais que cela depuis que je suis arrivé.

JUGE: Oui, je comprends.

RENAUD: Moi, je ne comprends pas.

JUGE: Ainsi, vous connaissez l'assassin?

RENAUD: Moi?

JUGE: Allons, continuez vos aveux.

RENAUD: Je ne comprends rien.

JUGE: Si vous ne parlez pas, je vous fais mettre en état d'arrestation.

RENAUD: M'arrêter? Pourquoi?

JUGE: Pour vous faire dire la vérité. Je sais que vous avez un complice. Je sais aussi que c'est vous qui avez fermé l'église après avoir frappé votre victime et lui avoir volé son argent. Ah! vous voyez que je connais toute cette affaire-là.

RENAUD: Oui, toute.

JUGE: Cependant, il y a une chose que vous allez me dire. Qu'avez-vous fait de l'argent volé?... une somme de \$5,000¹⁶...?

RENAUD: Il n'y a rien que cela que vous ne savez pas?

JUGE: Oui.

RENAUD: Je vais vous le dire. Avec les \$5,000¹⁷, je me suis acheté une terre, j'ai engagé trois fermiers pour la culture, 50 chevaux, un château de \$1,000 et puis un autre de \$5,000 et un autre château¹⁸.

JUGE: Vous vous moquez de moi.

RENAUD: Je suis votre exemple, M. le juge.

JUGE: Je puis vous faire conduire en prison.

RENAUD: Les juges sont payés pour faire respecter la liberté des honnêtes citoyens, pas pour les faire incarcérer... Et puis, d'ailleurs, je ne suis pas sous serment.

JUGE: Si, si, si.

RENAUD: Non, non, non.¹⁹

JUGE: Je vous ai dit que si.

RENAUD: Vous ne m'avez pas prévenu.

JUGE: Je vous préviens dès à présent.

¹⁶ CD: «une somme de 5 000 francs».

¹⁷ CD: «5 000 francs».

¹⁸ CD: «un château de cent mille francs et puis un autre de vingt mille...»

¹⁹ CD: cette réplique et la suivante manquent.

RENAUD: Alors, posez-moi les questions d'usage.

JUGE: Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

RENAUD: Je vous le jure en priant tous les saints du paradis de m'aider, car dans vos pattes, ce n'est pas facile.

JUGE: Faites attention, Renaud!

RENAUD: Vous pouvez être poli. Je dis bien «Monsieur le Juge», moi; vous pouvez ben m'appeler «Monsieur Renaud». Je suis rien qu'un bedeau, mais un bedeau vaut ben un juge... (*À part:*) Attrape pareil.²⁰

JUGE: [Monsieur Renaud], vous êtes tailleur?

RENAUD: Je le suis; mon métier de bedeau ne m'empêche pas de faire mon métier de tailleur... Par ces temps de guerre, on est obligé de cumuler métier par dessus métier pour joindre les deux bouts.

JUGE: Vous connaissez bien le curé, n'est-ce pas?

RENAUD: Je crois bien que je le connais, M. le curé. C'est un saint homme. Sous serment ou non, il ne ment jamais, lui, M. le curé.

JUGE: Les bedeaux devraient imiter leur curé, M. Renaud.

RENAUD: Les juges aussi, M. le juge.

JUGE (*souriant*): Vous n'êtes pas le premier venu, vous?

RENAUD: Je l'espère bien, M. le juge. Les premiers seront les derniers et comme le dernier entre vos mains ira à l'échafaud, je n'y tiens pas.

²⁰ CD: toute cette réplique est remplacée par la suivante: «Dites donc, je ne suis qu'un bedeau, mais vous pouvez être poli.»

JUGE: Je vois que vous n'êtes pas l'assassin, la justice s'est trompée.

RENAUD: Ce n'est pas nouveau... ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

JUGE: Non.

RENAUD: Et ce n'est pas la dernière.

JUGE: Quand la justice se trompe, ce n'est pas toujours la faute des juges.

RENAUD: Ce n'est pas la faute des accusés non plus.

JUGE: Tout à l'heure dans le village, la rumeur publique a dû vous apprendre beaucoup de choses.

RENAUD: Ah! pour ça, oui.

JUGE: Qu'avez-vous appris?

RENAUD: Un tas de choses.

JUGE: Quoi?

RENAUD: On disait qu'on avait vu ceci, qu'on avait entendu cela... Les autres disaient non et ça allait comme ça, et patati et patata...

JUGE: De quoi était-il question?

RENAUD: De choses et d'autres... de contes et d'histoires.

JUGE: Sur qui ces histoires?

RENAUD: Sur Bertrand Ledoux, sur moi, sur M. le curé...

JUGE: Ah!

RENAUD: Sur vous...

JUGE: Sur moi?... À quel propos?

RENAUD: À tout propos... Il y en avait même qui vous accusaient.

JUGE: Hein!

RENAUD: Oui, il y en avait qui disaient que c'était vous l'assassin.

JUGE: Cette rumeur, d'où partait-elle?

RENAUD: Je ne sais pas. Une rumeur, ça ne donne pas toujours son adresse.

JUGE: Vous êtes jardinier?

RENAUD: Oui, M. le juge, jardinier et bedeau par dessus le marché.

JUGE: Nous avons trouvé ceci près de la victime. N'est-ce pas là un bouton de soutane?²¹

RENAUD: Non [M. le juge].

JUGE: Vous êtes sûr?

RENAUD: Bien sûr que je suis sûr. M. le curé a une soutane toute neuve, c'est moi qui l'ai faite et vous pouvez être sûr que les boutons ne s'arrachent pas facilement²².

JUGE: Ce bouton aussi est neuf.²³

RENAUD: Ah!

²¹ CD: «N'est-ce pas là la ceinture de M. le Curé?»

²² CD: «vous pouvez être sûr qu'il n'en laisse rien traîner».

²³ CD: cette réplique et les trois suivantes manquent.

JUGE: N'est-ce pas là un bouton de soutane?

RENAUD: Si vous voulez.

JUGE: Pourquoi ne serait-ce pas le curé qui aurait fait le coup? S'il ne s'explique pas clairement, je le ferai mettre sous arrêt.

RENAUD: Arrêter M. le curé? Ah! par exemple, je voudrais bien voir cela... Justement voilà M. le curé. (*Le curé entre.*)²⁴ Faites attention, M. le curé, cet homme vous veut du mal. (*Geste de surprise du curé.*) Oui, oui! (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE CURÉ

JUGE (*se lève et salue*): M. le curé.

CURÉ: Eh bien, M. le juge, ça marche votre enquête?

JUGE: Oui, un peu.

CURÉ: Est-ce que vos soupçons se portent sur quelqu'un?

JUGE: Oui, mais ce quelqu'un, je n'ose pas le nommer; en apparence, c'est le plus honnête que je connaisse... De plus, il est un de mes meilleurs amis. Vous comprenez qu'il est dur pour moi de lui faire subir un interrogatoire. Mais vous, M. le curé, vous pouvez m'aider dans cette tâche, le voulez-vous?

²⁴ CD: le reste de la réplique manque.

CURÉ: Vous êtes dans une impasse difficile, M. le juge. Inutile de vous dire que vous pouvez compter sur mon entier dévouement. Je vous aiderai par tous les moyens possibles et permis bien entendu.

JUGE: Si vous voulez répondre aux questions que je vais vous poser, la tâche deviendra beaucoup plus facile.

CURÉ: Je veux bien.

JUGE: La victime avait-elle des ennemis?

CURÉ: Je ne lui en connaissais aucun.

JUGE: Alors, le mobile du crime a été le vol?

CURÉ: Je le crois. Une somme de \$5,000²⁵ a disparu. L'assassin a dû la prendre après son crime commis.

JUGE: Outre le sacristain, Bertrand Ledoux, qui savait que la victime devait porter cet argent au comité?

CURÉ: Le père Renaud et moi.

JUGE: Après le salut, vous avez causé avec la victime?

CURÉ: Oui.

JUGE: À quel propos?

CURÉ: Au sujet de quelques bonnes œuvres.

JUGE: C'est vous qui avez fermé l'église?

CURÉ: Ah! non!

²⁵ CD: «5 000 francs».

JUGE: On m'a dit que Bertrand Ledoux vous avait remis les clefs, est-ce vrai?

CURÉ: Oui, mais comme il avait oublié de fermer les fenêtres du jubé, je les lui ai remises.

JUGE: On m'a pourtant affirmé que vous aviez été le dernier à fermer l'église.

CURÉ: Si cela était, j'aurais été témoin du crime.

JUGE (*fixant le curé*): Oui.

CURÉ: Ah! maintenant je comprends. Cet homme, cet ami intime que vous soupçonnez, c'est moi! (*Le juge fait un signe affirmatif.*) Moi j'aurais commis ce crime épouvantable? Moi j'aurais frappé une sainte femme, une religieuse? Non, non, vous ne pouvez pas me croire coupable du plus grand des sacrilèges! Mais pourquoi aurais-je fait cela?

JUGE: Pour vous procurer l'argent dont vous aviez grandement besoin.

CURÉ: J'aurais pu le prendre cet argent.

JUGE: Le prendre, mais pas le garder, car il aurait fallu en rendre compte au comité chargé de faire ériger l'hôpital.

CURÉ: Moi, avoir volé cet argent... mais dans quel but?

JUGE: Pour conserver à votre mère la ferme que ses créanciers allaient lui enlever. Vous aimez beaucoup votre mère; vous avez dit hier que vous donneriez volontiers votre vie pour lui épargner un chagrin... Vous avez été le dernier à quitter l'église... Et ceci (*montrant le bouton*) trouvé près de la victime... Tout enfin confirme mes soupçons.

CURÉ: (*examinant le bouton*)²⁶: Oui, en effet, l'assassin fait retomber sur moi les soupçons...

²⁶ CD: «Il prend la ceinture».

JUGE: Si vous avez des doutes contre quelqu'un, nommez-le; je vais le faire appeler.

CURÉ: Je ne soupçonne personne. [*Un temps. Jeu de scène.*]

JUGE (*se levant*): Alors, je suis obligé d'accomplir un devoir qui m'est bien pénible. (*Il s'avance.*) Monsieur l'abbé Raymond Désormeaux, au nom de la loi, je vous arrête. Je vais vous conduire en prison²⁷.

CURÉ: En prison! Moi! Ah! mes pauvres vont bien souffrir... et ma mère... elle en mourra peut-être... Cependant, mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne.²⁸

RIDEAU

²⁷ CD: (*Au gendarme:*) Conduisez-le en prison.

²⁸ CD: ces deux dernières phrases sont interverties.

ACTE CINQUIÈME

La cour de justice. [Le juge d'instruction est à son pupitre. Un gendarme est à chaque porte.]

SCÈNE I

LE JUGE, LES GENDARMES, LE GREFFIER, THÉRÈSE, LA VOISINE

THÉRÈSE (*entrant*): Je voudrais bien savoir si c'est ici. Je vais demander au juge.

VOISINE: C'est lui le juge.

THÉRÈSE: Ça doit. Pardon, M. le juge, est-ce ici que je vais?

JUGE: Que voulez-vous?

THÉRÈSE: Je vous demande si c'est ici qu'il faut que j'aille?

JUGE: Vous devez savoir où vous allez?

THÉRÈSE: Je sais bien où je vais, mais je ne sais pas si c'est ici.

JUGE: Adressez-vous au sergent.

THÉRÈSE: Plaît-il?

JUGE: Adressez-vous au sergent.

THÉRÈSE: Où est-il?

JUGE: Qui?

THÉRÈSE: L'agent

JUGE: Quel agent?

THÉRÈSE: Ben... je ne sais pas.

JUGE: Moi non plus.

THÉRÈSE: Vous me dites de m'adresser à lui.

JUGE: Là, près de la porte.

THÉRÈSE: Ah! Merci bien, M. le juge. [*Elle va à la porte de gauche.*] Pardon, monsieur, est-ce que vous êtes l'agent?

GREFFIER: Je ne sais pas.

THÉRÈSE: Vous ne savez pas ce que vous êtes.

GREFFIER: Je sais ce que je suis, mais je ne sais pas ce que vous dites.

THÉRÈSE: Je dis que je suis perdue; je voudrais bien me retrouver pour savoir où je suis.

GREFFIER: Allez vous chercher. Quand vous [vous] serez retrouvée, je vous dirai où vous allez.

THÉRÈSE: Comme ça, ce n'est pas vous qui êtes l'agent?

GREFFIER: Non, ce n'est pas moi. (*Il sort.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins LE GREFFIER

VOISINE (*montrant un gendarme*): C'est peut-être celui-là.

[THÉRÈSE: Il y en a un là, aussi... Ah oui... (*Elle va à lui.*) C'est-y vous qui êtes l'agent?

GENDARME: Et ta sœur?

THÉRÈSE: Ma sœur...? Quelle sœur?

GENDARME: Celle de l'autre.]

THÉRÈSE (*à la voisine*): Y comprends-tu quelque chose, toi?

VOISINE: Absolument rien. [*Le greffier rentre et va s'asseoir à son pupitre.*] Demande donc encore à celui-là. Montre-lui ton papier.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE GREFFIER

THÉRÈSE: Pardon monsieur, j'aurais besoin d'un renseignement.

GREFFIER: Je suis là pour vous le donner.

THÉRÈSE: Ah! bon, vous êtes l'agent?

GREFFIER: Non, je suis le greffier. (*Il lit le papier.*)

THÉRÈSE: Est-ce ici où que je vais?

GREFFIER: Oui, c'est ici. Entrez là.

THÉRÈSE: C'est ici que je viens et il faut que j'entre là?

GREFFIER: Oui, allez.

THÉRÈSE: Bien. (*Fausse sortie.*)

GREFFIER: Ne vous éloignez pas.

THÉRÈSE: Faut pas s'éloigner?

GREFFIER: Non.

THÉRÈSE (*à la voisine*): Assieds-toi là.

GREFFIER: Qu'est-ce que vous faites-là?

THÉRÈSE: Vous nous dites de ne pas nous éloigner.

GREFFIER: Oui, entrez là! mais ne vous éloignez pas.²⁹

THÉRÈSE (*à la voisine*): Viens... Si j'y comprends quelque chose... Ils ont bien raison de dire que les affaires de cour sont difficile à démêler. «Entrez ici, sortez là»... [Et l'autre qui me demande des nouvelles de ma sœur... Je n'ai jamais eu de sœur de ma vie...] Ah! (*Elles sortent.*)

²⁹ CD: cette réplique manque.

SCÈNE IV

LE JUGE, LES GENDARMES, LE GREFFIER, LE CURÉ, ROGER

CURÉ: Je vous remercie, M. le juge, de vouloir bien interroger les témoins de nouveau afin d'éviter que je comparaisse en cour d'assises.

JUGE (*après avoir salué le curé*): M. le greffier, appelez les témoins.

GREFFIER: Oui, M. le juge. Bertrand Ledoux. [*Le gendarme l'introduit. Roger entre de gauche et vient s'asseoir près de la table.*] Vous vous nommez³⁰ Bertrand Ledoux?

BERTRAND: Oui, monsieur.

GREFFIER: Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

BERTRAND: Je le jure.

JUGE: Vous étiez sacristain de l'église Saint-Marc?

BERTRAND: Oui, M. le juge.

JUGE: Dites-nous pourquoi l'abbé Raymond vous a congédié.

BERTRAND: Il trouvait que je ne communiais pas assez souvent.

JUGE: Qui vous a présenté à l'abbé Raymond?

BERTRAND: M. le député Roger d'Harcourt.

JUGE (*à Roger*): C'est vous-même qui l'avez placé chez votre ami?

³⁰ CD: les mots «Vous vous nommez» manquent.

ROGER: Bertrand Ledoux était sans travail et c'est sur mes instances que l'abbé l'a pris à son service.

JUGE (*à Bertrand*): Le soir du crime, qui a fermé l'église?

BERTRAND: M. le curé Raymond.

ROGER (*vivement*): Vous l'avez vu? (*Un temps.*)

JUGE: Répondez.

BERTRAND: Non.

JUGE: Alors, comment savez-vous?

BERTRAND: C'est à lui que j'ai remis les clefs avant de quitter l'église.

JUGE: Vous pouvez vous retirer. Le suivant. (*Ledoux va s'asseoir.*)

GREFFIER: Roger d'Harcourt. Vous êtes M. Roger d'Harcourt, député?

ROGER: Oui, monsieur.

GREFFIER: Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

ROGER: Je le jure.

JUGE: Vous connaissez bien M. l'abbé Raymond?

ROGER: Intimement.

JUGE: Vous êtes allé chez lui la veille ou la nuit du crime?

ROGER: Le jour même.

JUGE: Semblait-il inquiet, troublé?

ROGER: Nullement.

JUGE: Quel a été le sujet de votre conversation?

ROGER: Le devoir qui incombe à ceux qui ont charge d'âmes.

JUGE: Avant son arrestation, M. l'abbé était-il votre ami?

ROGER: Il l'est toujours... et plus que jamais.

JUGE: Malgré son crime.

ROGER: L'abbé Raymond Désormeaux n'a pas commis de crime.

JUGE: Après les preuves qui ont été faites, le doute n'est plus permis.

ROGER: Pour vous, peut-être, mais pas pour moi. Vos preuves sont faites par de faux témoins qui n'hésitent pas à venir se parjurer ici.

BERTRAND: Monsieur, j'ai dit la vérité.

ROGER: Vous mentez! Vous le premier, on croirait que vous avez intérêt à faire condamner l'abbé Raymond.

BERTRAND: Moi?

ROGER: Oui, vous. Selon moi, votre témoignage est aussi faux que votre regard est louche³¹. Votre acharnement à faire condamner un innocent me porte à croire³² que le vrai coupable, c'est vous.

JUGE: Monsieur le député, permettez-moi de vous dire que c'est comme témoin que vous êtes ici et non comme l'un des membres du barreau.

³¹ CD: les mots «votre regard est louche» manquent.

³² CD: les mots «me porte à croire» manquent.

ROGER: M. le juge, je suis ici pour témoigner de la vérité des faits dont j'ai eu connaissance. Je ne parle pas au point de vue du barreau, mais au nom de la justice qui doit faire jaillir la vérité pour empêcher la condamnation d'un innocent.

JUGE: Selon vous, la justice se trompe?

ROGER: Selon moi, l'abbé Raymond est innocent.

JUGE: C'est bien... [*Roger va s'asseoir.*] Le suivant.

GREFFIER: [Deuxième témoin.] Thérèse Normand.

THÉRÈSE (*à la voisine*): Assieds-toi là.³³ [*Le gendarme l'introduit.*]

GREFFIER: Approchez, approchez... Pas ici... là.³⁴ [*On la conduit dans la boîte. Jeu de scène.*] Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

THÉRÈSE: Croyez-vous que je suis venue pour vous dire des menteries?

GREFFIER: Dites: «Je le jure.»

THÉRÈSE: Ben, je le jure.

GREFFIER: Levez la main.

THÉRÈSE: Faut lever la main?

GREFFIER: Oui. Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

THÉRÈSE (*étendant la main*): Ma grand'conscience...

GREFFIER: Dites: «Je le jure.»

³³ CD: Cette réplique manque.

³⁴ CD: «... non... là.»

THÉRÈSE: Ça fait trois fois que je le dis.

GREFFIER: Eh! bien, dites-le encore.

THÉRÈSE: Je le jure encore, mais c'est pour vous faire plaisir.

JUGE: Vous êtes la servante de l'abbé Raymond?

THÉRÈSE: Oui, monsieur.

JUGE: M. l'abbé Raymond a t-il envoyé de l'argent à sa mère?

THÉRÈSE: Oui, monsieur.

JUGE: Combien?

THÉRÈSE: \$132.10.³⁵

JUGE: Vous êtes certaine?

THÉRÈSE: Si j'étais pas certaine, je ne le dirais pas.

JUGE: Le soir du crime, l'abbé est-il rentré tard au presbytère?

THÉRÈSE: Ben, je vais vous dire...

GREFFIER: N'hésitez pas.

THÉRÈSE: Tiens, regarde donc l'autre. Si vous voulez répondre pour moi, je vais vous donner ma place.

JUGE: Répondez.

³⁵ CD: «132 francs».

THÉRÈSE: Il est rentré un peu en retard, mais ce n'est pas la première fois. M. le curé est obligé de courir d'un bout à l'autre de la paroisse, beau ou mauvais temps, bien souvent à pied. Il n'est pas comme vous, lui... il n'est pas toujours assis dans son fauteuil à rien faire.

JUGE: Je ne vous demande pas cela.³⁶

THÉRÈSE: Je vous le dis moi et je le confesse ben haut.

JUGE: Cessez vos confessions. Une cour de justice n'est pas un presbytère.

THÉRÈSE: Je vous ferai remarquer qu'au presbytère, tout le monde est traité avec justice et égard; je m'aperçois que c'est tout le contraire dans votre cour de justice.

JUGE: N'avez-vous pas dit à l'une de vos voisines: «C'est M. le curé qui a commis le crime»?

THÉRÈSE: Bonne Sainte Vierge, mère de tous les saints, vous devriez avoir honte de répéter des choses pareilles!

JUGE: Selon vous, M. l'abbé est innocent?

THÉRÈSE: Il est aussi innocent que tous les saints du paradis.

JUGE: Allez-vous asseoir... allez-vous asseoir. *[Au greffier:]* Continuez... Le témoin suivant.³⁷

GREFFIER: [Troisième témoin.] Népomucène, Téléphore, Alexandre, dit père Renaud. *[Le gendarme l'introduit.]* Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

RENAUD: C'est bien mon intention. Je ne sais pas si je vais y réussir.

³⁶ CD: «Je ne demande pas cela.»

³⁷ CD: les mots «Le témoin suivant» manquent.

GREFFIER: Comment?

RENAUD: Hier, j'ai juré de dire la vérité et j'ai dit tout le contraire de ce que je voulais dire.

JUGE: Racontez-nous ce que vous savez des scènes qui ont précédé le crime.

RENAUD: Je ne sais rien de cette affaire.

JUGE: L'autre jour, vous saviez tout et maintenant vous ne savez rien?

RENAUD: Ce que je savais l'autre jour, je le sais aujourd'hui.

JUGE: Que savez-vous?

RENAUD: Je sais que ce n'est pas M. le curé qui a commis le crime.

JUGE: Comment le savez-vous?

RENAUD: Je le sais parce que je le sais. Rien qu'à voir, on voit ben. Je vous demande un peu si ç'a du bon sens... Je mettrais ma main dans le feu que M. le curé est innocent.

JUGE: Je ne vous demande pas votre opinion personnelle.

RENAUD: Si ce n'est pas mon opinion, que vous voulez, faites venir mon voisin... Je vous dis, moi...

JUGE: Taisez-vous.

RENAUD: Je me tairai bien.

JUGE: Et répondez à mes questions.

RENAUD: Si je me tais, je ne pourrai pas répondre à vos questions.

JUGE: C'est sur votre premier témoignage que M. l'abbé a été arrêté.

RENAUD: Je le sais... et c'est ce qui me chagrine.

JUGE: Vous avez affirmé que ceci était un bouton de soutane.³⁸

RENAUD: Je n'ai jamais dit ça. J'ai dit que ce bouton pouvait être un bouton de soutane; vous voyez que ce n'est pas la même chose. Et même en disant cela, je n'ai pas dit ce que je voulais dire.

JUGE: Pourquoi?

RENAUD: Parce que votre façon de m'interroger m'avait tout embrouillé les idées... En tout cas, c'est tout ce que je sais. (*Fausse sortie.*)

JUGE: Attendez... je n'ai pas fini avec vous. Ainsi vous avouez avoir fait un faux serment.

RENAUD: En v'là ben une autre, par exemple! Je vous ai dit...

JUGE: Taisez-vous. Répondez à mes questions. Rappelez-vous que vous êtes sous serment et qu'un faux serment peut vous conduire en prison. Parlez maintenant.

RENAUD: Je n'ai rien à dire.

JUGE: Allez! (*Fausse sortie.*) Attendez; vous ai je dit de vous retirer?

RENAUD: Vous m'avez dit tant de choses que je ne sais plus où je suis rendu... Je suis tout abasourdi.

JUGE: Je vous ai dit quoi?

³⁸ CD: «Vous avez affirmé que ce bouton provenait de la soutane de M. le curé.»

RENAUD: Vous m'avez dit de me taire et en même temps de répondre à vos questions. Vous dites de m'en aller, je pars, et vous dites de rester. Si ça continue comme ça, ce n'est pas à la prison que mon témoignage me conduira... c'est à l'asile des fous.

JUGE: Ce bouton est-il oui ou non un bouton de soutane?³⁹

RENAUD: Ben, je vas vous dire...

JUGE: Pas de phrases. Répondez oui ou non.

RENAUD: Oui et non.

JUGE: Pas les deux en même temps.

RENAUD: Je ne peux pas répondre à votre question par un oui ou un non.

JUGE: Pourquoi?

RENAUD: Parce que cela peut-être un bouton de soutane, de bottines ou de culottes.⁴⁰

JUGE: Hier, vous avez juré...

RENAUD: Hier, j'ai juré ce que vous m'avez fait jurer. Vous avez le talent de nous faire dire ce qu'il vous plaît... Comme ça, un procès tourne toujours comme vous voulez qu'i' retourne.

JUGE: Vous insultez la cour.

RENAUD: Je n'insulte rien, ni personne, je me défends.

JUGE: Personne ne vous attaque.

³⁹ CD: «Cette ceinture est-elle, oui ou non, à M. le curé?

⁴⁰ CD: «Parce que cela peut en être une de prêtre, d'avocat ou de juge.»

RENAUD: Je me défends contre l'emprise que vous avez sur moi... et qui me fait dire des bêtises, puis des faussetés.

JUGE: À qui la faute?

RENAUD: À vous, à votre manière de nous faire taire quand on doit parler et de nous faire parler quand on doit se taire. Vous moulez notre esprit selon vos désirs de faire condamner l'accusé qui, bien souvent comme aujourd'hui, est innocent et un martyr.

JUGE: Savez-vous que je puis vous envoyer en prison pour un long terme?

RENAUD: Je le sais bien. Si d'un saint homme vous avez fait un assassin, moi qui n'est qu'un pauvre bedeau, vous pouvez faire de moi le plus grand des criminels.⁴¹ [Ça fera deux martyrs.]

JUGE: Je vais vous faire arrêter.

RENAUD: Faites... Je suis un être libre, du moins ma conscience l'est et c'est elle qui, à l'heure présente, me dicte la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Arrêtez-moi. Je préfère passer toute ma vie dans le plus noir cachot d'une prison que de rendre un témoignage selon l'étiquette de la cour, mais qui serait faux et qui ferait condamner un innocent.

JUGE: Votre témoignage n'est ni vrai, ni sincère.

RENAUD: Vous voulez me faire dire que M. le curé est coupable et c'est le contraire que je pense. Bien plus, s'il me fallait choisir un coupable entre vous qui êtes un juge et lui qui est prêtre, je dirais que le plus coupable des deux, c'est vous!

JUGE: Pour mépris de justice, je vous condamne à six mois de prison⁴².

RENAUD: Merci bien, M. le juge. Pour une fois, vous avez entendu un témoin dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

⁴¹ CD: cette phrase manque.

⁴² CD: le mot «prison» est biffé et remplacé par «réclusion».

JUGE: Allez! [*Le gendarme fait sortir Renaud. Celui-ci revient une seconde après pour dire.*]

RENAUD: La vérité et rien que la vérité! (*Il sort.*)⁴³

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins LE PÈRE RENAUD

JUGE: Monsieur l'Abbé, il vous faudra comparaître en cour d'assises pour y être jugé.

CURÉ: Monsieur le juge, vous ne pouvez me croire coupable de ce crime épouvantable. moi j'aurais assassiné une religieuse et cela, au pied même de l'autel dont je suis le ministre. Non, M. le juge, vous ne croyez pas cela. s'il me faut aller en cour d'assises, je serai jugé et... condamné.

ROGER: Non, quand je devrais y perdre ma fortune, ma santé et ma vie... je te sauverai, Raymond!

[THÉRÈSE: C'est ça qu'on appelle une cour de justice? Bien c'est la première fois que j'y viens, et je vais prier le bon Dieu de n'y jamais revenir! (*Jeu de scène.*)]

RIDEAU

⁴³ CD: «Le gendarme l'entraîne.»

ACTE SIXIÈME

Une prison.

SCÈNE I

LE CURÉ, seul

CURÉ (il écrit): «Ma mère, j'espérais vous revoir aujourd'hui; vous n'êtes pas venue. Votre chère présence eût adouci la douleur dont je suis abreuvé...»

SCÈNE II

LE CURÉ, ROGER

ROGER (*entrant*): Raymond! (*Il lui serre la main.*)

CURÉ: Eh bien, quelles nouvelles?

ROGER: Mauvaises.

CURÉ: Je m'en doutais.

ROGER: J'ai tout fait... j'ai tout essayé. J'ai lu et relu le code criminel, y cherchant un point de droit, un moyen de te sauver. J'ai vu les gens que je devais voir. J'ai marché, couru où je croyais voir poindre un rayon d'espoir. Je te reviens rompu, brisé, la rage au cœur, le désespoir dans l'âme. Ils peuvent venir te chercher d'une minute à l'autre.

CURÉ: S'il m'était au moins donné d'embrasser ma mère.

ROGER: Ta mère, je doute qu'elle puisse venir.

CURÉ: Elle est souffrante? [*Signe affirmatif de Roger.*] Ô Rédempteur, je n'ai jamais goûté si cruellement l'amertume de ton calice. Écoute, Roger... quand je serai parti, tu verras à ce que mes pauvres ne souffrent pas trop. Il y en a beaucoup dans ma paroisse. Et mes petites sœurs blanches... je sais que tu ne les aimes pas...

ROGER: Raymond!

CURÉ: Ah! je le sais... mais de loin... mais à cause de moi, accorde-leur ta protection. Ne permets pas qu'on les persécute.

ROGER: Je te le promets.

CURÉ: Merci, maintenant il faut me quitter.

ROGER: Je n'en ai pas la force.

CURÉ: Sois résigné comme je le suis.

ROGER: Où donc puises-tu cette force qui t'anime?

CURÉ: Au fond de mon âme illuminée par le flambeau de mon ministère. La conscience du prêtre soutenue par la grâce d'état est l'infailible guide qui le conduit sûrement à travers le doute, l'ignorance et le crime; le prêtre voit clair dans la nuit de l'éternité.

ROGER: La force de tes théories démontre la faiblesse des miennes; quand la matière croule ainsi qu'un oiseau dont les ailes se brisent, nous nous abîmons dans le vide du néant.

CURÉ: Alors, tu crois donc?

ROGER (*s'agenouillant*): Je crois... ce que tu crois...!

CURÉ: Seigneur... que mon sacrifice soit le prix de cet âme que je ramène à Vous.

ROGER (*se relevant*): Adieu... mon brave ami.

CURÉ: Non, pas adieu. Au revoir, là-haut. (*Roger sort*).

SCÈNE III

CURÉ, JEANNE

CURÉ: Il est plus affecté que je ne le suis moi-même.

JEANNE (*entrant*): Monsieur le curé... mon mari est là.

CURÉ: Bertrand?

JEANNE: S'il parlait... oui... vous seriez sauvé. Moi je ne puis le dénoncer, c'est mon mari. Mais lui, s'il avouait son crime...

CURÉ: Lequel?

JEANNE: Vous savez bien.

CURÉ: Moi, je ne sais rien.

JEANNE: Je vous en prie, voyez-le.

CURÉ: Qu'il vienne. (*Jeanne fait entrer Bertrand.*)

SCÈNE IV

CURÉ, JEANNE, BERTRAND

BERTRAND: Monsieur le curé, Jeanne a voulu que je vous voie avant...

CURÉ: Avant l'exécution.

BERTRAND: S'il m'était possible de vous sauver... sans que mon aveu cause ma perte, je le ferais. C'est mon crime qui vous a conduit dans cette prison.

CURÉ: Quel crime?

BERTRAND: Vous le savez bien puisque ma petite Jeannette vous a tout dit en confession.

CURÉ: Ce que Jeannette a pu me dire en confession, je l'ai oublié.

BERTRAND: Mais l'assassin... celui qui a tué la petite sœur blanche, c'est moi! (*Il s'agenouille.*) Ah! si vous saviez comme je regrette mon crime.

CURÉ: Si tu as la contrition, moi, ministre de Dieu... je te pardonne.

BERTRAND: Mais la justice des hommes me pardonnera-t-elle? Si vous parlez, je suis perdu.

JEANNE: M. le curé ne dira rien... mais toi tu parleras.

BERTRAND: Non, non, non! La loi l'a condamné. Qu'il meure à ma place!

CURÉ: Jeanne, veillez bien sur votre enfant. Je l'aimais bien, ma petite Jeannette... [*À Bertrand:*] C'est un peu à cause d'elle que je te pardonne ma mort.

JEANNE: Ah! M. le curé!

CURÉ: Allez!... allez!...

BERTRAND: Je suis un misérable. *(Il sort.)*

SCÈNE V

RAYMOND, SA MÈRE

CURÉ: Hélas, tout est fini pour moi en ce monde! Ah! ma mère! Voilà l'épreuve la plus douloureuse. *[Elle paraît.]*

MÈRE: Mon fils. *(Elle tombe dans ses bras.)*

CURÉ: Ma mère, je vous en prie, séchez vos larmes. J'ai besoin de toutes mes forces pour remplir la tâche qui m'incombe.

MÈRE: Je sais que tu es innocent. Je ne puis souffrir que tu expies pour le crime d'un autre.

CURÉ: Le Sauveur aussi était innocent. Pourtant il n'a pas hésité à se sacrifier pour l'humanité. Lui aussi voyait pleurer sa mère à qui il ne cessait de répéter: «Ce qui est écrit dans le ciel doit s'accomplir sur terre.»

MÈRE: Si tu ne parles pas, si tu ne dénonces pas le coupable, ton silence tuera ta pauvre mère.

CURÉ: Je souffre de vos souffrances, votre douleur me brise mais rien ne peut m'empêcher de faire mon devoir jusqu'au bout.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE JUGE, JEANNE, JEANNETTE, ROGER

JUGE (*entrant*): Monsieur l'abbé, voici l'heure, veuillez vous préparer.

CURÉ: Adieu... ma mère... (*Il l'embrasse.*)

JEANNE (*en courant*): Arrêtez!... sur mes instances, mon mari vient de se livrer à la justice.

CURÉ: Enfin, il a parlé.

JEANNE: Oui... mais ce n'est pas sans peine que je l'y ai décidé.

CURÉ: Je vous dois la vie. Soyez assurée que je ne l'oublierai jamais; Roger et moi, nous nous occuperons de votre avenir; vous habiterez chez les petites sœurs blanches.

JEANNETTE: Moi aussi, M. le curé.

CURÉ: Oui, toi aussi. Eh bien Roger, que penses-tu de tout cela?

ROGER: Je pense que Dieu est juste!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE PÈRE RENAUD

RENAUD (*en coulisse*): M. le curé, M. le curé! (*Il entre.*)

CURÉ: Tiens, père Renaud... D'où sortez-vous?

RENAUD: Je sors de prison pour avoir dit la vérité, mais c'était pour vous et je ne le regrette pas.

JUGE: Dites donc, père Renaud...

RENAUD: Vous, ne recommencez pas...! M. le curé, je vais vous demander une petite faveur.

CURÉ: Je vous l'accorde d'avance. Qu'est-ce que c'est?

RENAUD: Vous voyez ce juge-là! Eh bien, si jamais il va à la confesse à vous, pour pénitence envoyez-le donc casser de la pierre pour la balance de ses jours⁴⁴. *[(Au deuxième rideau, Renaud fait le geste de casser des cailloux. Au juge:) Oui, des cailloux... six mois... avec une lourde masse!...]*

RIDEAU

⁴⁴ CD: «casser des cailloux pendant six mois à la prison».